

LE GLANDER,

JOURNAL LITTÉRAIRE, D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE.

Vol. 1.

SEPTEMBRE, 1837.

No. 10.

AGRICULTURE.

DES FERMES-MODÈLES.

Il est vraiment malheureux que dans un pays comme le nôtre, où l'agriculture est aussi peu avancée, le gouvernement ou de riches particuliers n'aient pas encore établi une seule ferme-modèle. On paraît avoir cru jusqu'à ces années dernières que les sociétés d'agriculture, par les prix qu'elles distribuent, seraient un encouragement suffisant pour cet art sous tous les rapports le premier dans un pays comme le Canada. Cependant les gens éclairés ont pu se convaincre que ces institutions, quoique formées dans des vues philanthropiques et peut-être bien conduites, n'ont pas eu le résultat qu'on en attendait. En effet en récompensant le cultivateur qui présente le bœuf le plus gras, par exemple, n'offre-t-on pas un prix à la faculté qu'a eue ce bœuf d'engraisser ou à l'opulence du cultivateur qui lui a permis de lui fournir abondamment des grains et des légumes pour cela, plutôt qu'aux connaissances agricoles du propriétaire. Il est d'ailleurs à remarquer que, si les sociétés d'agriculture récompensent ceux qui font bien, elles n'enseignent pas à bien faire et ce serait pourtant l'essentiel dans un pays où l'agriculture est encore dans l'enfance. Ces institutions peuvent être bonnes pour des pays comme l'Angleterre et la Hollande, où fleurit l'agriculture ; mais ici avant de distribuer des prix, il faudrait apprendre à les mieux mériter. Nous croyons donc que l'argent que répandent les sociétés d'agriculture serait mieux employé à établir des fermes-modèles.

Des particuliers ont déjà essayé d'établir des fermes-modèles en ce pays : mais elles n'ont eu que peu de succès, soit qu'ils ne voulussent pas ou ne pussent pas faire les sacrifices nécessaires. Peut-être aussi ont-ils été découragés par quelques pertes éprouvées d'abord, parce que ceux auxquels ils en avaient confié la direction, quoique bien qualifiés d'ailleurs, arrivant dans ce pays, ont pu être trompés par la différence du climat, du sol, des usages mêmes, ne pas avoir balancé le prix de la main d'œuvre avec celui du marché, &c. Et ceci a été un malheur, parce que quelques mois de séjour de plus parmi nous leur auraient aplani tous ces obstacles.

Quoiqu'il en soit, l'exemple des autres pays nous montre qu'il n'y a que des sociétés ou des gouvernemens qui puissent dignement conduire et soutenir ces établissemens. Parce qu'ils sont plus en état de supporter des pertes. Un corps d'hommes que, pour notre part, nous croyons plus propre que tout autre à former, à soutenir et à régir d'une manière convenable des établissemens de la nature de celui dont nous parlons, est notre vertueux clergé. Les nom-

breuses maisons d'éducation que nous lui devons déjà, presque les écoles en ce pays où la jeunesse puisse recevoir une éducation soignée, nous dispensent de donner aucune preuve de cet avancé. Dans les circonstances actuelles où des difficultés politiques nous privent d'une législation bienfaisante, les corporations ecclésiastiques existantes, vouées à l'éducation, sont peut-être les seuls corps d'hommes de qui nous puissions attendre ce bienfait. Les améliorations apportées chaque jour au système d'enseignement qu'ils suivent, par l'adoption de quelque nouvelle branche des connaissances humaines, nous laissent même presque entrevoir le jour où l'on verra l'agriculture enseignée comme art dans quelques-uns de nos principaux collèges. Et certes elle n'y serait pas déplacée, puisque c'est l'art que durent étudier les premiers hommes et qu'il est en même temps le plus important à notre existence matérielle. Il l'est surtout pour ce pays qui, par sa position et la nature de ses produits, appelle chacun de ses enfans, presque sans exception, ou bien à cultiver la terre de ses propres mains ou au moins à la faire cultiver par des fermiers ou des serviteurs.

Il faudrait une ferme-modèle par comté ou au moins par district. Bientôt il y en aurait dans toutes les paroisses, dans toutes les parties du pays, parce que les jeunes-gens qui sortiraient de ces établissemens pratiqueraient naturellement ce qu'ils auraient appris ; toute la différence serait dans la quantité des semences qu'ils mettraient en terre ou des plantations qu'ils feraient ; ainsi, au lieu de semer cinquante arpens en trèfle, ils en sèmeraient cinq ou dix. Ils auraient vu semer les navets de Suède, la betterave champêtre, les carottes en grand, ils en auraient appris la culture et l'usage ; qui leur empêcherait de cultiver ces précieuses racines, sur une échelle proportionnée à l'étendue de leur domaines et de leurs moyens ?

Des boutiques de charrons et de forgerons pourraient se joindre à ces établissemens et les élèves apprendraient à se servir d'instrumens perfectionnés et même à les faire. Ces fermes pourraient aussi élever de belles races d'animaux, entretenir des étalons, de beaux taureaux, &c. à l'usage des cultivateurs voisins. Des notions de médecine vétérinaire devraient entrer dans le plan d'éducation qu'on y recevrait. Car une éducation appropriée aux besoins des cultivateurs formerait une partie essentielle du plan, les élèves devant au moins y apprendre à lire, à écrire et à chiffrer. On ne doit pas perdre de vue que le défaut d'industrie vient de l'ignorance et que les connaissances sont sœurs. Il faudrait donc joindre une école à la ferme-modèle et partager le temps de la journée, de manière que l'élève pût apprendre tout à la fois la théorie et la pratique de l'art au quel il se propose de se livrer. L'avantage de ce système serait d'autant plus grand que